

IL FAUT ENCORE PROPORTIONNER LE NOMBRE DES ANIMAUX A L'ÉTENDUE DU PATURAGE,

et tâcher de n'y en mettre ni plus ni moins que la qualité et quantité de l'herbe et l'année ne le comportent. Il est souvent avantageux pour le moissonneur qui possède plusieurs sortes de pâturages, d'en avoir de diverses qualités. Il place d'abord dans les herbages médiocres les bœufs fatigués par les travaux du printemps, de même que ceux que l'on commence à mettre à l'herbe : Ainsi, ces animaux se trouvent moins dérangés par la nourriture verte.

Quand on n'a pas à sa proximité un pâturage médiocre pour y placer ces bœufs, et les accoutumer au vert, il faut les retirer du pâturage une partie du jour, au moins la nuit et leur donner des aliments secs, soit à l'étable, soit dans un enclos.

Lorsque les bœufs ont commencé à se remonter, à se remettre en état, on les met dans des pâturages plus abondants pour les faire tourner plus vite à la graisse. En agissant ainsi on prévient les gonflements ou météorisations.

LES PATURAGES OU L'HERBE EST DÉLICATE,

fine, savoureuse conviennent aux animaux d'une taille moyenne, et ils leur donnent une graisse plus exquise, mais si on les en ôte pour les mettre tout à coup dans des endroits où l'herbe soit plus abondante, plus aqueuse, ils éprouvent des diarrhées qui retardent la graisse ou même qui les font dépérir. La même chose arrive aux animaux accoutumés aux pâturages abondants, s'il survient des pluies longues, continues ou répétées, qui les mouillent, ainsi que les plantes. Dans les temps de pluie froide poussée par le vent du nord-est, on devra faire coucher les animaux à l'étable, s'ils n'ont point d'abris dans leur champ.

Quand les bœufs ont passé tout l'été dans de riches pâturages, il est rare que l'automne, ils ne soient pas bien vendables, et quand à cette saison, la viande se vend un bon prix, l'engraisseur a de grands bénéfices à réaliser, d'autant plus grands, que ses animaux engraisés à l'herbe ne lui ont coûté aucun soin. Cependant, dans nos districts, nous ne voyons presque point de cultivateurs engraisser des animaux à l'herbe seule, au moins sur une échelle assez considérable. Ce n'est guère que dans les Townships de l'Est et dans la Province d'Ontario, qu'on se livre à cette spéculation. C'est là que Montréal trouve un aliment à son marché dans les saisons d'été et d'automne, nous pouvons ajouter de l'hiver aussi.

(A continuer,)

I. J. A M

L'Agriculture mise a la portée de tout le monde.

NATURE ET PROPRIÉTÉS DIVERSES DES TERRES.

M. DE MORSY.—Vous me paraissez animés, mes jeunes amis, d'un désir si louable et si vif de vous instruire, vous prenez tant d'intérêt à tout ce que vous voyez ici pour la première fois, que je vais essayer de vous esquisser à grands traits les principes qui guident ou plutôt qui devraient guider nos cultivateurs. Votre visite à ma ferme ne vous laisserait que des souvenirs vagues et incomplets, que des détails incohérents, si je ne m'efforçais de coordonner toutes les notions que vous avez acquises, tous les faits qui vous ont frappés, toutes les explications que je vous ai données. Vous ne vous occuperez probablement jamais d'agriculture d'une manière spéciale, mais du moins en saurez-vous assez pour comprendre son importance, pour apprécier les travaux des agronomes, pour applaudir à leurs découvertes.

QUELLE QUE SOIT LA POSITION OU DIEU VOUS APPELLERA, ADMINISTRATEURS, MAGISTRATS, DÉPUTÉS, VOUS NE DONNEREZ JAMAIS LE TRISTE SPECTACLE D'HOMMES JOUANT UN RÔLE DANS L'ÉTAT, ET FORCÉS, CHAQUE FOIS QU'IL S'AGIT DES INTÉRÊTS AGRICOLES DU PAYS, OU DE GARDER UN DÉDAIGNEUX SILENCE, OU D'ÉTALER AU GRAND JOUR UNE IGNORANCE DÉPLORABLE.

Je crois vous l'avoir déjà dit, l'agriculture est une science ; elle repose sur des faits qu'il s'agissait d'observer d'abord, d'expliquer ensuite, et enfin de mettre à profit. C'est ainsi qu'ont procédé les agronomes ; leurs préceptes n'ont rien d'arbitraire, ils ne sont que la consécration de faits qui se reproduisent d'une manière constante et uniforme.

Dans les premiers âges du monde, la surface de notre globe se couvrait comme aujourd'hui d'une multitude de plantes de toutes formes, de toutes couleurs, de toutes dimensions. Mais aussi longtemps que la main de l'homme ne s'occupait point d'elles, chacune ne végétait que sous le climat, à l'exposition, dans le sol qui lui convenait spécialement. En vain les vents, les eaux, les oiseaux, ces semeurs de la Providence, apportaient dans une contrée la graine d'un végétal, si cette graine ne tombait point sur une terre qui lui fût éminemment favorable, elle germait ; mais la jeune plante périssait bientôt étouffée, affamée par les autres végétaux, possesseurs d'un sol où tout concourait à leur plein et entier développement. De plus, parmi ces derniers végétaux, ceux-là seuls s'emparaient du terrain qui, parfaitement organisés, doués d'une vitalité excessive et d'une croissance rapide, se faisant

jour de vive force, absorbaient par leurs racines et leur feuillage la majeure partie de la nourriture environnante et se l'approprièrent aux dépens de leurs frères, munis d'organes moins énergiques. Les divers tribus de l'immense famille végétale vivaient donc, pour ainsi dire, à leur place ; et chaque hémisphère, chaque continent, chaque contrée, chaque plateau, chaque vallon, chaque montagne, chaque versant avait ses plantes spéciales, ses arbres particuliers.

L'homme vint ; il se fatigua bientôt d'aller chercher à de grandes distances les fruits dont il avait besoin. A mesure qu'il devinait l'emploi d'une plante, qu'il reconnaissait son utilité, il voulut la multiplier aux dépens de celles dont il ignorait l'usage ; il défricha donc un enclos ; il sema, il transplanta, et l'agriculture naquit.

Mais qu'ils durent être longs, pénibles, incertains, infructueux, les premiers tâtonnements de l'humanité, quand ; lassée des fruits acides des forêts, des racines fibreuses et coriaces des légumes primitifs, elle essaya d'affiner les uns et les autres par la culture, par l'élection, par la taille, par la greffe !

AMÉLIORATION DES PLANTES PAR LA CULTURE.

Car, remarquez-le bien, la Providence divine, en revêtant notre globe de sa magnifique robe végétale, n'a fait qu'ouvrir à l'homme un immense atelier où il pût déployer son activité et son intelligence. En effet, si les plantes abandonnées à elles-mêmes croissent avec vigueur, se multiplient avec facilité, elles n'offrent presque aucune ressource alimentaire tant que l'homme ne s'occupe pas d'elles. Le cerisier, le pommier, le prunier, le poirier sauvage se couvrent de fruits âpres, pierreux, acides, à peine mangeables. Ces racines nourrissantes, ces légumes savoureux qui paraissent sur nos tables, l'homme ne les a pas trouvés ainsi. Je choisirai un exemple entre mille. Vous rappelez-vous d'avoir souvent rencontré dans les champs incultes, au bord des routes, une plante haute, rameuse, dont chaque rameau se termine par une large ombelle de fleurs blanches ? C'est la carotte sauvage, type primitif de la carotte de nos jardins. Tandis que celle-ci demande un terrain bien préparé, bien fumé, des binages, des arrosements, la première, toujours née d'une graine que le vent à éparpillée à l'aventure, se développe haute et vigoureuse sur les revers d'un fessé, et brave les herbes parasites, la sécheresse, et se suffit à elle-même.

Arrachez une carotte domestique (passez-moi le mot), que trouvez-vous ? Une racine conique, d'un volume considérable, et de plus, tendre, sapide, un de nos meilleurs légumes enfin. Croyez-vous trouver quelque chose